

Château-Rouge Hôtel

RENAUD BUREL

Château-Rouge Hôtel

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2013

Les Ailes du Désir, de Wim Wenders © 1987 Road Movies – Argos Films,
pour la photographie de couverture.
© Éditions Allia, Paris, 2013.



RENAUD BUREL
(1965-2010)

Si vous n'êtes pas sages,
les bohémiennes vous emmèneront.

Si vous êtes sages,
les bohémiennes vous trancheront la gorge.

1. Même Charles Sherwood Stratton, Tom Pouce, le nain de chez Barnum en Amérique, avait épousé la femme de sa vie à vingt-cinq ans. J'en avais quarante. Celles que j'avais aimées me pourrissaient la vie. À chaque fois il m'avait fallu des éternités pour remettre les pieds sur terre. Ça avait été très dur avec l'une d'elles et j'avais surnagé grâce à l'alcool.

Il faisait moche. La radio disait qu'ils avaient trouvé un serpent à deux têtes. À part ça, rien. Comme je n'arrivais pas à écrire, je suis sorti et j'ai commencé à marcher vers je ne sais où. Il y avait, on aurait dit, la queue d'un chien coupée sur le bord du trottoir. Des filets de sang se mêlaient au ruisseau d'eau claire et suivaient la pente du caniveau, accompagnant mes pas. Ça m'a fait peur. Faut aller boire un coup j'ai pensé.

2. Quand on arrivait le matin au Tambour avec une gueule de bois d'extraterrestre et qu'ils vous repéraient – paradoxal quand même ce mépris des ivrognes dans les débits de boisson – on pouvait toujours tricher un peu pour être accueilli normalement au Corona, le petit bar juste à côté. Le Torero était déjà là, ça m'a fait plaisir. Je l'appelais le Torero depuis une sorte de bal masqué sous ecstasy où j'avais fait sa connaissance. Son truc c'était de sortir des énormités aux banlieusards qui envahissaient le quartier les soirées de week-end, jusqu'à se faire casser la gueule. Quand il en réchappait, c'est que le serveur l'avait foutu dehors avant que ça ne se gâte de trop. Moi il m'appelait le Géant Vert à cause des boîtes de maïs que je bouffais tous les jours.

– Salut Géant Vert.

– Salut Torero, je lui fais.

Il n'avait pas dû se coucher, il était tout blanc dans ses fringues fripées. J'ai refusé de lui payer un verre – tout le monde savait que sa famille était pleine de blé – et je me suis commandé un pastis. J'en ai bu trois en observant les premiers clients du bar, leur air d'incompréhension ou d'intelligence, et les conneries que faisait le Torero quand ils débarquaient. Au bout d'un moment, alors que j'allais m'en aller, le Torero est revenu à la charge. Il m'aimait bien et puis, il n'y avait rien à faire avec moi. Il me faisait rigoler et j'adorais les folles dans son genre. Je lui ai demandé s'il écrivait en ce moment, il m'a répondu que non. On a discuté un peu, j'aimais bien sa façon de toujours me prendre pour un gros con, mais là il m'avait à la bonne : grand seigneur, il me refile l'adresse d'une fête pour le lendemain. Du côté de la Butte-aux-Cailles chez une meuf.

– Apporte à boire, arrive pas la teub à la main.

– Okay, j'ai fait. À demain.

Ça m'a remonté. La solitude desserrait ses tenailles. Je suis retourné chez moi de bonne humeur et j'ai glandé jusqu'au lendemain soir, essayant d'écrire une phrase, un poème, même une réponse à une annonce d'emploi, n'importe quoi, en buvant un peu, et puis jetant tout. À part la lettre d'embauche, ça ne venait pas, ça n'allait pas, ça ne menait nulle part. Pour moi, pénétrer au royaume des cieux était aussi difficile que passer entre deux points, ouvrez les guillemets. Peu importe, seule la vie comptait et la vie, c'était la fête demain.

3. Un peu comme ces requins blancs qui passent par la Mer Rouge et croisent en Thessalie à cinquante brasses

des baigneuses, ou les condors qui squattent la Cordillère et zonent affamés près des décharges à Lima, je suis arrivé chez Inès avec ma teillebou. Le Torero n'était pas là. Mais je connaissais une ou deux nanas de sa galaxie et j'ai discuté un brin en m'efforçant de frayer comme tout le monde. Une fois fondu dans la masse, je me suis assis avec un verre et une petite bouteille de vodka que j'ai mise à l'abri au pied du canapé. J'observais, j'écoutais, c'était cool. Quelqu'un a mis le *C'mon Everybody* des Sex Pistols et la magie éphémère de l'ivresse et de la chaleur humaine a fait son œuvre. J'ai bu, parlé avec des inconnus, guinché un peu. Des joints tournaient. J'étais mûr. J'ai regagné mon coin de canapé et la vodka.

Je la sentais venir, il me semblait. Des regards. Peut-être un sourire... et puis en un clin d'œil, elle était assise à côté de moi.

– Je suis Inès. Ça se passe bien ?

– Ouais ouais, super cool, j'ai fait. Donc c'est ta soirée si j'ai bien compris. C'est Hicham qui m'a invité mais il est pas là pour nous présenter.

– Je l'ai eu au téléphone. Tu es Renaud ?

– Pour les intimes seulement. Pour les autr', ch'uis l'ennemi public numéro trente-trois mille sept-cent douze.

– Tu as l'air bien beurré, déjà hors d'état de nuire ?

– J'fais comme si pour surprindr' mes victimes. Des fois même j'fais l'mort...

– Ah, et tu as repéré une proie dans l'assistance ?

J'ai sorti ma bouteille de derrière le sofa.

– Tu vois, ell's'défend bien mais j'vais quand même l'achever sans pitié hé hé...

Elle m'a trouvé l'air con et elle a regardé la Denissovitch.

– D'accord. Mais tu vas être à court. Tu ne veux pas une goutte de mon punch?

J'ai fait le signe deux de la main gauche, la droite était coincée sous ses fesses. Alors il y a eu le punch. Inès a été très gentille. Et puis je ne me souviens plus.

4. Je me suis réveillé recouvert d'un manteau de fille en fourrure synthétique, la tête dans le cul. Me suis déplié comme un journal froissé, dégoté des clopes sur la table basse encombrée de restes de graille, de verres sales et de bouteilles vides, suis allé jusqu'à la fenêtre, l'ai ouverte. J'ai respiré un grand coup pour surmonter un vertige et allumé ma cigarette. Je ne m'endormais jamais en comptant les moutons ni les zèbres ni les rats mais me réveillais plus souvent en passant anxieusement en revue les conneries de la veille dans les brumes de mes cuites mais cette fois... pas de catastrophe a priori. Et avant que j'aie pu réaliser ce que je faisais dans ce salon inconnu, la voix d'Inès a retenti depuis la cuisine :

– Alors la terreur, un café ou une aspirine?

C'était une voix chantante et enjouée qui dissipa immédiatement toute culpabilité.

– Deux aspirines, trois cafés et n'importe quel alcool de quarante degrés. Heu... pas de vodka.

Elle a passé la tête par l'embrasure de la porte.

– Tu ne crois pas que tu exagères, elle m'a fait, mais il n'y avait aucune animosité dans son intonation.

– Ch'uis désolé, ch'uis obligé, y faut que...

J'arrivais à peine à articuler. J'ai regardé mes mains qui tremblaient.

– Il reste du punch. Prends-en, ce sera ta manière de m'aider à faire le ménage...

Vraiment adorable, c'était parfait comme réveil, j'étais séduit. Je l'ai regardée et j'ai pensé que c'était dommage de ne pas être amoureux d'elle. Puis je me suis ravisé : elle devait être insupportable avec les amoureux. C'était la fille du genre rentre-dedans. Pas sûre de sa séduction, sans doute pas mal de peines de cœur à digérer, mais charmante par tout le reste. Mutine et profonde en même temps, légère mais manifestement en recherche d'affection. Biche blessée par trop de flèches. Mais toujours sur ses pattes quand même. Une photographe, une artiste donc. Bon pour mon ego de raté cet intérêt pour moi. Salvateur. Mais rentre-dedans. La première chose que tu remarquais si tu allais pisser c'était des boîtes de capotes sur l'étagère au-dessus des chiottes dont une rouge portant la mention King Size... Ça m'a donné envie de me barrer. D'autres convives attardés se préparaient justement à prendre congé. J'ai pris le train en marche comme si de rien n'était. Après deux bises sur les joues, évitant un air désapprobateur que je devinais, j'ai quitté Inès sans trop d'explications.

5. Il y avait du soleil. Aucune envie de me retrouver dans ma piaule confronté une fois de plus au néant. Je suis entré au Tambour où j'avais été tricard dans le temps la gueule enfarinée mais, comme par enchantement, le barman est venu illico prendre ma commande l'air sympa. On était tous frères ?

– Un double-espress et un cognac, Ta Majesté.

– Ça marche.

– Euh non, scuse-moi, un espress et un double-cognac.

– Okay ça roule.

C'était vraiment un des plus beaux bistrots de Paname.

Bien situé au cœur de Ménilmontant, vaste, carré, stylé comme pas permis avec son antique zinc immense, ses boiseries sans âge, ses fresques 1900 délavées sur les hauts plafonds et ses énormes systèmes de poulies en fonte dont personne ne savait plus l'usage. Le plus branchouille aussi, selon les médisances des puristes qui préféreraient ne pas se distraire des derniers looks à la mode de cette clientèle de pseudo-artistes, d'ivrognes cultivés, de pédés et de minettes inaccessibles. Je le fréquentais déjà avant son rachat et sa métamorphose, quand ça n'était qu'un étrange espace vieillot, sombre et souvent désert, tenu par trois vieux Auvergnats qui ne faisaient jamais un bruit. Il avait déjà son aura.

Il n'y avait quasiment personne ce matin-là et pour ne pas me laisser gagner par l'ambiance morose, je voulais siffler mon verre et partir voir ailleurs.

Et puis un homme est entré et il a pris place au comptoir juste à côté de moi. Il m'a fait une impression pas croyable. Ça sautait aux yeux qu'il était rom et il avait l'air d'un dieu de l'Olympe descendu boire un coup en ville. Je l'ai admiré un instant. Enfant, les Bohémiennes et les Bohémiens appartenaient au pays des rêves pour moi. Peut-être bien que le pays des rêves leur appartenait. Les Fils du Vent.

Une légende racontait qu'ils tenaient ce nom d'une jument qu'aucun étalon n'avait jamais possédée mais qui paissait chaque jour sur une colline exposée au grand vent. À vrai dire, cette légende, je ne savais plus si je l'avais lue quelque part ou si je me l'étais inventée. Sûr en tout cas que le vent lui-même poussait à sa fantaisie leur chemin par-delà les frontières et les temps aventureux. Sur le bar près de moi la montre au bras de l'homme me fixait comme un œil. J'ai remarqué qu'il se tenait sur

le tabouret du bar la jambe droite en position du lotus et la plante du pied radicalement retournée vers le ciel. C'est alors que, comme dans un rêve, il m'a regardé droit dans les yeux, au moins deux longues secondes, puis sa montre, puis de nouveau moi, comme s'il avait quelque chose de grave à me dire.

– Il est tard, il a dit, et puis il est sorti du bar et a disparu sans avoir rien bu dans la foule des ruelles.

À peine le temps de rien comprendre à rien, et une vague d'idées irrationnelles m'a traversé l'esprit. Mes pensées se sont mises à tourner. Le messager de l'Olympe m'avait jeté un sort. Sous forme de spirale psychotique. Comme si l'Esprit, soudain serpent, se mettait à siffler. Sur le coup, un mauvais vertige m'a pris par le colbac. Ce genre de vibrations remontant de nulle part me rappelait de mauvais souvenirs. J'ai vu venir la crise de délire carabinée. La mauvaise pente mentale, insidieuse, s'intensifiant jusqu'à prendre le contrôle. Du genre de celle qui m'avait suicidé. Je m'en croyais loin... La montre... Le Temps... Une infinité de désir au compteur... C'était comme frapper aux portes du Ciel avec des valises pleines à craquer de mauvais plans à bout de bras. Individu en situation irrégulière repéré par la patrouille. Clandestin en zone interdite. Sur le journal du bar, traînant sous mes yeux, une brève titrait "Le Masque a encore frappé!". Hermès. J'ai pensé aux médocs habituellement au fond de mes poches, les antipsychotiques des psychiatres que je ne prenais plus parce que mélanger ça avec de grandes quantités d'alcool est un peu risqué. Rien dans les poches. Le manque de médicaments pendant une crise, ça pouvait vouloir dire devenir rapidement assez fou pour me foutre en l'air encore une fois, comme d'autres sont attirés par le vide ou par l'eau... Mais il y avait encore

une solution. La psychose, ça peut se noyer dans l'alcool. Encore une intervention providentielle du bon Bacchus. Je voulais commander un verre capable de me décapiter, mais comme par hasard, j'avais plus un rond. Le mauvais sort aime bien la mise en scène. Je suis parti du bar en vitesse. À me voir me magner vers la tirette à billets la plus proche, on aurait pu me croire poursuivi par le feu. Les lieux familiers que je traversais devenaient totalement irréels, comme un décor artificiel où venait de s'ouvrir une brèche. Celui du film *La mauvaise pente de Ménilmontant*. J'ai foutu ma carte dans le distributeur en pleine hallu. Une main aurait pu sortir de l'écran pour m'emmener aux Enfers que ça ne m'aurait pas étonné. Malheureusement, la machine n'a pas payé la tournée. Mon compte était à sec, et moi j'étais là, sous pression, avec juste mon besoin de carburant pour stopper par le feu la lecture du grand livre noir des idées suicidaires. Le livre qui savait effacer de ses pages tous les noms qu'y inscrivaient le péché et l'absurdité du sort. Celui où il était écrit que j'avais profané la porte de la Conscience. Oppressé, titubant, jetant sans doute des regards fous qui choquaient les passants, je trouve quand même dans ma veste un papelard griffonné : le numéro de mon hôtesse de la nuit. Elle devait l'avoir gracieusement glissé là pendant que je cuvais. La planche de salut. J'avais une sensation d'acide brûlant dans la nuque et à l'arrière du crâne. Je me suis assis sur une bagnole et j'ai composé le numéro d'Inès.

6. Au téléphone je lui avais juste proposé de lui rendre visite le temps d'un verre en essayant de paraître plus normal que nature. Elle avait hésité, sans doute occupée à autre chose et probablement prise d'une gêne

indéfinissable, et j'avais dû insister lourdement sans pour autant oser avouer que je flippais totalement. Mais elle avait fini par accepter que je passe. En ouvrant sa porte, elle me dit salut d'un ton glacial et toisa, incrédule, l'air perdu que je parvenais mal à masquer. Serais-je arrivé aux abois, sans chercher à biaiser, et en demandant franchement son aide, qu'elle se serait sans doute montrée plus charitable. Mais mon attitude en toc n'avait rien de touchant. Je me sentais minable, elle le sentait aussi. Alors quand elle m'a annoncé qu'elle n'avait rien d'autre à boire que du thé, j'ai tout déballé.

– Inès... écoute... j'suis un dingue... j'suis complètement barge... et là putain... ça va mal... j'suis en plein délire... j'veux dire... tu vois c'est... comme si j'devais crever... avant que... j'sais pas... comme si j'avais perdu mon âme... comme quelqu'un qui s'aperçoit qu'il a lâché son parachute... ça paraît carrément débile mais j'te jure que... en situation...

En parler, ça aidait déjà. Mais j'avais tellement fort l'impression de me déballonner que je me suis dit qu'au lieu de prendre pitié de moi, elle allait joyeusement m'envoyer me faire voir. Pourtant elle m'écoutait simplement.

– Qu'est-ce que tu veux, elle a fait, doucement.

On venait de franchir une invisible frontière de confiance. Épatante cette fille. Alors je suis allé jusqu'au bout. J'étais comme un enfant nu jeté aux pieds d'une reine.

– J'avais que toi à appeler sur le moment... j't'en prie... prête-moi d'quoi ach'ter à boire... y a qu'ça qui m'calme... j'ai plus une thune... s'te-plaît... j'te rembourserai... J'vais péter les plombs...

– J'ai du Valium si tu veux.

Elle n'était plus du tout distante.

– Ouais j'veux bien, j'ai dit.